

**LE MARCHAND DE
MERDE**

PARADE.

Tirée de MERLIN COCAYE.

GUEULLETTE, Thomas-Simon

1720

**LE MARCHAND DE
MERDE**

PARADE.

Tirée de MERLIN COCAYE.

par M. GUEULLETTE

.

M. DCC. XX.

PERSONNAGES

LÉANDRE.
ARLEQUIN.
GILLES.
CATIN.
L'APOTHICAIRE.

.

SCÈNE PREMIÈRE.
Léandre, Arlequin.

LÉANDRE.

Écoute, mon citer z'Arlequin.

ARLEQUIN.

Oui da, Monsieur, car je ne suis pas sourd.

LÉANDRE.

Toujours plaisant à l'accoutumée, mais ce n'est pas de ça dont il s'agit, je t'ai toujours compté mes peines et mes malheurs.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur.

LÉANDRE.

J'ai du chagrin, mon cher z'Arlequiri, ce n'est point assurément contre la charmante z'isabelle, jamais fille ne peut être plus honnête et plus civile, car tous les jours elle m'aime ; mais encore tu sais bien que je vais passer z'ordinairement la nuit chez elle.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur.

LÉANDRE.

Ce n'est point contre la fortune que j'ai du méchant vouloir ; j'ai grâce au Ciel toujours la pièce blanche pour payer une bouteille z'à un ami.

ARLEQUIN.

Je voudrais bien l'avoir moi pour payer une poularde et douze bouteilles de vin.

Poularde : Jeune poule engraisnée. [F] |

LÉANDRE.

Ne deviendras-tu jamais modeste, mon cher z'Arlequin, les bons exemples et la civilité que tu me vois ne te feront-ils point z'amander.

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur, l'on dit tel valet... tel Maître.

LÉANDRE.

Cela z'est vrai, tout le monde dit cela.

ARLEQUIN.

Vous avez une maîtresse, vous avez la pièce blanche; si j'avais feulement le quart d'une maîtresse, et deux pièces blanches je serais plus content qu'un Pape.

LÉANDRE.

Tais-toi z'insolent, il ne faut pas parler de ces personnes-là ; mais je te promets de quoi avoir z'une bonne bouteille de vin de la cuisse, si tu veux t'intéresser dans mon malheur.

ARLEQUIN.

Parlez vite, car j'ai grand soif.

LÉANDRE.

Tu connais ce coquin de manant de Gilles qui loge ici près !

ARLEQUIN.

Si je le connais, je l'ai dévisagé cent fois»

Dévisager : Déchirer le visage avec les ongles ou les griffes. [L]

LÉANDRE.

Hé bien c'est un malpropre, qui vient tous les jours [paroles ne puent point] faire ses excréments, ses vilénies à ma porte.

ARLEQUIN.

Et pour cela vous me donnerez une bouteille de vin ?

LÉANDRE.

Tu es toujours d'une z'impromptitude...

ARLEQUIN.

Voulez-vous que j'en aille faire autant à la sienne, vous n'avez qu'à parler, cela sera bientôt fait, ce fera de l'argent bien gagné.

LÉANDRE.

He non.

ARLEQUIN.

Dame c'est que vous me faites venir l'eau à la bouche.

LÉANDRE.

Écoute-moi,

ARLEQUIN.

S'il ne tient qu'à cela pour obliger un ami, je mettrai tout par écuelles.

LÉANDRE.

Veux-tu te taire ?

ARLEQUIN.

C'est qu'aussi vous m'avez fait passer.

LÉANDRE.

Encore !

ARLEQUIN.

Monsieur, ne vous fâchez pas, mais dépêchez-vous, je fais pressé.

LÉANDRE.

Je voudrais punir cet insolent qui a l'audace...

ARLEQUIN.

De chier à notre porte.

LÉANDRE.

Mais où est-ce que ça se fait ? Quoi ! Parce que je lui ai donné quelques coups de bâton.

ARLEQUIN.

Si cela se rendait comme cela, j'aurais chié dans votre lit, moi. Mais, Monsieur, ne vous mettez pas en peine, je vous promets de vous venger. Le voici qui sort, rentrons. Vous verrez beau jeu, il vient de me venir quelque chose en tête qui ne sera pas de paille.

Écuelles : Ustensile de table, petit plat sans bord qui sert d'ordinaire à prendre un bouillon, ou à préparer un potage pour quelqu'un particulier. [F]

LÉANDRE.

Tu vois, mon cher z'Arlequin, que ton Maître te confie tout ce qui le chagrine,

ARLEQUIN.

Allons, vous dis-je, nous allons voir beau jeu.

SCÈNE II.

GILLES, seul.

Depuis que je n'ai plus mon onque ; je m'ennuie cheux nous, je ne sais que faire de mes dix doigts ; car enfin on ne peut toujours se gratter ; il faut que je me marie ; ma femme me grattera, je la gratterai, nous nous gratterons, je la battraï, elle me battra, nous nous battons, et puis nous ferons la paix, et puis... parguenne, la voici ; quand on parle du loup on en voit la queue. Je voudrais bien qu'elle parlât de moi.

SCÈNE III.

Gilles, Catin.

GILLES, tournant autour de Catin.

Pardienne, voilà ce qu'on appelle ça un un bon cul de ménage, un bon...

CATIN.

Que regardez-vous là, Monsieur Gilles ?

GILLES.

Mamselle je vous releluque ; et que faites vous comme ça toute seule ?

CATIN.

Je vous entends badin ; mais pour se marier il faut avoir de quoi, et je n'ai pas de quoi payer une chopine de vin, ou bien un coup de café de Suisse.

GILLES.

Tant mieux ni moi non plus.

CATIN.

Tant pis, et la marmite ?

GILLES.

Nous n'en ferons point, ça se répand d'un rien, bon, bon, qu'importe, regardez-moi, je ne suis ni tortu ni bossu, je trouverais de quoi ; s'il n'y avait que ceux qui ont des rentes qui en fissions la folie, il n'y aurait pas tant de cocus.

CATIN.

Tout cela est bel et bon, Monsieur Gilles, mais il faut du comptant.

GILLES.

Ah, Mamselle, vous en avez pour nous deux, mais pardienne je suis bien aise de vous voir avant que les choses aillent plus loin.

CATIN.

He pourquoi donc ?

GILLES.

Trottez, marchez, quarez-vous devant moi.

CATIN.

Est-ce comme cela, Monsieur Gilles ?

GILLES.

Oui fort bien, car je ne veux pas acheter chat en poche ; mais dites-moi z'un peu ?

CATIN.

Quoi ?

GILLES.

Êtes-vous bien fille partout ?

CATIN.

Oh beaucoup. Comptez que je la suis autant que l'était ma mère après m'avoir mis au monde. Je ne puis pas dire davantage.

Quarrer : Marcher les mains sur les côtés, ou de quelque autre manière qui marque une certaine affectation d'orgueil et de vanité. [F]

GILLES.

Oh ! Si cela est, je n'ai rien à dire, car assurément votre mère n'était pas un homme.

CATIN.

Oui, mais Monsieur Gilles, je m'amuse ici à la moutarde, votre cul est une bête qui se fait porter par un âne ; si vous croyez m'épouser sans rien avoir, on sans savoir comment en gagner. Je suis votre servante, Monsieur Gilles.

Les enfants en vont à la moutarde, se dit de quelque affaire qui est complètement ébruitée. [L]

SCÈNE IV.

GILLES seul.

Pardienne, elle a raison : il faut que je cherche à faire quelque chose. Voyons :

Il sait une énumération de tous les métiers.

Si j'avais des rentes je n'aurais pas tant de peine à trouver un métier. Allons, il faut que j'en cherche, j'épouserai Catin, j'aurai bien des petits enfants ; toutes les filles seront Catins, et tous les garçons seront Gilles. Pardienne, j'aurai bien de la famille.

SCÈNE V.

Gilles, Arlequin.

ARLEQUIN, avec un gros baril.

Ah bonjour Gilles ; comment te portes-tu ?

GILLES.

Fort bien, sans argent, sans embarras ; et toi ?

ARLEQUIN.

Je me suis mis dans le négoce, de la marchandise.

GILLES.

Diantre ! Eh que vendez-vous donc ?

ARLEQUIN lui faisant sentir une sonde qu'il tire du baril.

Tenez, voyez si vous connaissez cette marchandise ?

GILLES se bouchant le nez.

Pardienne, oui, j'en fais tous les jours, c'est de la merde ;
est-ce que cela se vent ?

ARLEQUIN.

Vraiment oui, on en a même un grand débit ; d'où venez
vous donc ?

GILLES.

Jamais je n'en ai entendu parler, et j'en vois tant dans les
rues auxquelles on ne touche point.

ARLEQUIN.

C'est qu'il y a tant de gens qui ont d'autres professions,
qu'ils ne pensent point à cela.

GILLES.

Mais moi qui vous parle qui ne sais point de métier, je
n'y ai jamais pensé non plus. Oh combien j'en ai perdu !
Mais à qui vend on cela ?

ARLEQUIN.

À bien des gens, mais surtout aux Apothicaires. Tenez
vous-là, vous allez voir.

SCÈNE VI.

Gilles, Arlequin, L'Apothicaire.

ARLEQUIN.

Voudriez-vous, Monsieur, acheter ma marchandise, j'en
ferai bon marché !

L'APOTHICAIRE.

Voyons, Monsieur, voyons.

ARLEQUIN.

Goûtez, Monsieur, examinez, vous n'en trouverez pas de
meilleure.

L'APOTHICAIRE.

La marchandise pourrait être mieux conditionnée. Mais
voyons, le prix fait tout ; combien en voulez-vous ?

ARLEQUIN.

J'en veux sept écus.

L'APOTHICAIRE.

Allons, c'est trop : en voulez-vous cinq ?

ARLEQUIN.

Oh ! Je ne puis, Monsieur, j'y perdrais trop.

GILLES à part,

Il y perdrait ?

ARLEQUIN.

Croyez-moi, Monsieur, ne me laissez point aller. Je fournis un de vos confrères qui ne barguignera pas lui, il m'en donnera peut-être davantage.

Barguigner : Se dit figurément en choses spirituelles des irrésolutions d'esprit, quand un homme a du mal à se résoudre, à donner quelque parole, à conclure une affaire, à se défaire de quelque engagement. [F]

L'APOTHICAIRE.

Tenez donc, voilà vos sept écus, puisque vous n'en voulez rien rabattre.

SCÈNE VII.

Gilles, Arlequin.

ARLEQUIN.

Hé bien, ne l'ai-je pas bien vendu ? Et si la marchandise allait, j'en aurais eu bien davantage.

GILLES.

Pardienne voilà qui est admirable ! Je ne l'aurais pas cru si je ne l'avais vu. Allons voilà qui est fait. Je me fais Marchand de Merde ; je cherchais une profession, celle-là n'est pas difficile, je serai Maître tout d'un plein saut, et Catin n'aura plus rien à me reprocher. Monsieur z'Arlequin je vous suis bien obligé.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, seul riant.

Le drôle de corps ! Je lui ai donné là un métier avec lequel il va faire une grande fortune, mais du moins notre quartier sera propre, il ne chiera plus à notre porte, et Monsieur Liandre me donnera pour boire. Voici l'Apothicaire qui ne me paraît pas content de sa marchandise, sauvons-nous.

SCÈNE IX.

L'APOTHICAIRE.

Si je pouvais tenir cet insolent, cet affronteur qui m'a vendu de la merde pour du miel, je lui ferais bien voir que ce n'est pas à un Apothicaire qu'il faut se jouer. Je n'ose me plaindre de la friponnerie qu'on m'a faite, car tout le monde encore se moquerait de moi. Que faire ? Il faut prendre patience en enrageant.

Affronteur : qui trompe qui affronte.
[F]

SCÈNE X.

L'Apothicaire, Gilles avec un tonneau.

GILLES.

Qui veut de ma merde ? Argent de ma merde ; c'est de la fraîche.

L'APOTHICAIRE.

Voilà un de ces affronteurs, ou quelqu'un qui veut se moquer de moi.

GILLES.

Ah ! Monsieur, profitez du bon marché, je suis pressé de vendre.

L'APOTHICAIRE.

Vous êtes un insolent.

GILLES.

Monsieur, Monsieur, on ne traite point un honnête marchand comme vous faites.

L'APOTHICAIRE lui donnant un soufflet.

Un Marchand de mon cul.

GILLES.

Je parie que votre cul n'en fait pas de si bonne que celle-ci. Mais goûtez avant que de mépriser la marchandise, vous verrez qu'elle vaut mieux que celle de tantôt.

L'APOTHICAIRE prenant un bâton.

Ce coquin ci payera pour l'autre.

GILLES.

Vous avez donné tantôt sept écus pour un petit baril ? Hé bien je vous donnerai celui-ci qui est trois fois plus gros pour dix écus, comptez que c'est une trouvaille.

L'APOTHICAIRE, le battant et lui cassant le tonneau sur le corps.

Tiens Marchand de Merde, garde ta marchandise pour toi et t'en va.

GILLES, seul.

Au voleur, au voleur, je suis un homme ruiné, il n'y a plus de police ici.

SCÈNE XI.

Léandre, Arlequin, Gilles.

ARLEQUIN.

Qu'as-tu donc à crier ?

GILLES.

Ah ! Mon confrère, vous voyez comment on traite les marchands.

ARLEQUIN.

Il faut faire une plainte devant Monsieur le Commissaire.

GILLES.

J'y consens.

ARLEQUIN.

Tu as peut-être aussi fait quelque faute ? Le métier n'est cependant pas difficile.

GILLES.

Non vraiment» je vous assure, la marchandise était bonne, sentez plutôt, vous devez vous y connaître. Ce vilain apothicaire de mon cul, n'a seulement pas voulu la goûter.

ARLEQUIN.

Il était peut-être enrhumé ?

LÉANDRE.

Il faut espérer, Monsieur Gilles, que vous serez plus heureux une autrefois ; continuez toujours.

GILLES.

Pardienne, Monsieur, je suis bien dégouté du commerce.

LÉANDRE.

Croyez-moi cependant, ne venez plus chier à la porte des gens, gardez votre marchandise pour vous.

ARLEQUIN.

Nous t'avons donné sur le corps la pièce de ton échantillon...

SCÈNE DERNIÈRE.
Léandre, Arlequin, Gilles, Catin.

CATIN.

Hé mon pauvre Gilles, comment te voilà fait, on ne saurait t'approcher.

GILLES.

Tu vois, j'ai voulu lever boutique pour être en état de t'épouser, je me suis fait Marchand de Merde.

CATIN.

Je le sens bien nigaud ; je ne veux pas d'un mari qui soit aussi sot, je veux que ce soit moi qui le fasse. Votre servante, Monsieur.

Elle s'en va.

LÉANDRE.

Ni moi d'un voisin qui vienne tous les jours chier à ma porte.

Il sort.

ARLEQUIN.

Et moi je ne veux jamais parler z'à un homme qui sait aussi mal vendre sa marchandise.

GILLES.

Adieu donc. Pardienne aussi la vie du monde est bien difficile.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].